

ra le médecin sans pâlir : tant pis pour le monde !

Et il prit l'attitude que devaient avoir les pères conscrits de Rome, sous le fer des soldats de Brennus. Mais le jeune Vendéen passa ; il avait reconnu que son adversaire était sans armes.

— Où la grandeur d'âme va-t-elle se nicher ! grommela Bousseau avec dépit.

Il retourna, et aperçut seulement alors l'abandon où l'avaient laissé les hommes de Baulon.

— Les misérables ont pris la fuite devant ces enfants ! s'écria-t-il. Citoyens, sachons mourir !

Cette harangue, digne d'un meilleur sort, fut le signal d'une débânde générale. Dès que les bourgeois de Châlonne se virent seuls en présence de l'ennemi, ils lâchèrent pied au plus vite. Bousseau les suivit, indigné. Il se retira lentement se retournant de temps à autre pour brandir sa canne en signe de menace. Nul, parmi les Vendéens, n'eut l'idée de poursuivre les fuyards. Cette victoire inespérée les affolait ; ils se regardaient, étonnés, attendris, et s'embrassaient en versant des larmes de joie. Ce succès venait de tripler leurs forces. En réalité, la faiblesse des républicains à Saint-Florent, qui est un fait acquis à l'histoire, donna sans nul doute à l'insurrection naissante la plus puissante impulsion qu'elle pût recevoir.

Jacques Manceau et sa troupe, revenus de leur premier enthousiasme, examinèrent leur position, et tinrent une sorte de conseil ; leur embarras était grand. Dans l'enthousiasme du succès, ils avaient mis en pièces les affûts des canons et ne savaient maintenant que faire de leur victoire. Le temps devait corriger les Vendéens de cette imprévoyance innouïe, qui fut un des caractères principaux de leur conduite au début de la lutte.

— Mes gars, dit Jacques Manceau, en se grattant l'oreille, n'est avis que nous avons deux choses à faire : nous en aller chacun chez nous, ou prendre le château ; moi, je ne veux pas m'en aller ; donc, au château, si le cœur vous en dit !

— Au château ! répétèrent les plus braves.

Les autres n'osèrent pas élever la voix, et la petite armée reprit sa course.

Le château de Saint-Florent, sans être une citadelle importante, était du moins de force à soutenir pendant dix ans, à l'exemple de la cité troyenne, l'assaut de nos douze cents jeunes gens, moins bien armés que les Grecs. Un hasard faillit rendre ses

remparts inutiles. Au moment où arrivait la troupe vendéenne, les républicains n'avaient point encore réussi à fermer la maîtresse porto qui, depuis longtemps hors d'usage, refusait de tourner sur ses gonds rouillés. Jacques Manceau vit que la circonstance était décisive ; il s'élança, ses compagnons le suivirent. Le neveu de Cathelineau, lesté et plein d'ardeur, franchit en quelques secondes la distance qui le séparait du château, et tomba sur les gardiens de la porte, qu'il chargea à l'aide d'une épée conquise dans la lutte précédente. Rien ne put tenir devant lui ; déjà il avait ouvert une issue à ses compagnons, qui touchaient le seuil, lorsque les lourds battants, cédant à une dernière impulsion, se refermèrent avec fracas.

Un double cri s'éleva, de triomphe au dedans, de détresse au dehors. Exaspérés de la perte de leur chef, les Vendéens se ruèrent contre la porte avec fureur ; vains efforts ! la porte était à l'épreuve ; de longs éclats de rire leur répondirent du haut des murailles.

Quand il se vit seul, entouré d'ennemis, Jacques Manceau prit d'abord une attitude menaçante ; les bleus se tenaient à distance, tant il y avait d'incompréhensible détermination dans la pose du jeune homme. Mais, tout à tout coup, comme si un découragement subit se fût emparé de lui, il baissa la tête et jeta son épée ; les bleus le saisirent aussitôt.

— Eh ! c'est, je crois, mon jeune vainqueur ! dit le citoyen Bousseau... Major, je désire vivement qu'il soit traité avec les égards convenables. »

Baulon haussa les épaules, et tourna le dos.

— Douze hommes dans la courtine ! dit-il. La loi martiale est positive ; tout réfractaire, pris les armes à la main, doit être fusillé sur-le-champ.

Le docteur voulut protester, mais Jacques fut immédiatement entraîné ; quelques secondes après, douze coup de feu retentirent simultanément dans l'intérieur du château.

Le citoyen Bousseau s'était précipité sur les pas des exécuteurs, il arriva à temps pour voir tomber le jeune prisonnier la face contre terre.

— Jean-Jacques ! s'écria-t-il, ces gens réalisent donc tes sublimes pensées !... Je suis tenté de reprendre mon rôle passif ; si je restais avec ces bourreaux, je prendrais le principe en horreur... Positivement ! ajouta-t-il avec un frisson, les anciens tyrans valaient mieux, bien que, à tout prendre, ils ne valussent rien du tout. »

Tout en parlant, il s'avancait vers le

mort. Les exécuteurs s'étaient éloignés, on avait besoin d'eux aux murailles ; le docteur appela un de ses hommes et se fit aider pour transporter le cadavre dans une chambre du château. Le brave homme n'avait point oublié que, s'il vivait encore, c'était grâce à la générosité du jeune Vendéen ; il résolut de voir si ses blessures pouvaient être pansées, et de le sauver à ses risques et périls. Tandis qu'il montait l'escalier, chargé, pour sa part, de la tête et des épaules du mort, le citoyen Bousseau crut sentir un faible souffle à sa joue ; il s'arrêta, surpris ; le souffle cessa, et l'attitude flasque et abandonnée de Jacques fit craindre à son libérateur qu'il ne fût trop tard. Dans la chambre, les deux porteurs déposèrent leur fardeau sur une table ; le corps s'affaissa aussitôt et s'étendit, comme s'il eût perdu ce ressort, cette élasticité qui dénotent la vie. Le docteur atteignit hâtivement sa trousse, et se mit en devoir de visiter le cadavre.

A ce moment, un grand, cri partit des murailles. Les Vendéens renouvelaient leur attaque, et les bourgeois de Châlonne refusaient de se battre, s'ils n'avaient pas leur chef à leur tête. Le docteur, incapable de se faire attendre au moment du danger, jeta un regard de regret sur Jacques, et descendit l'escalier, après avoir fermé à double tour la porte de la chambre.

PAUL FÉVAL.

(A continuer.)

JOURNAL BIBLIOGRAPHIQUE.

BIBLIOTHEQUE DU CLERGE'. (1)

Collection d'ouvrages nécessaires ou utiles à MM. les Ecclésiastiques.

DICTIONNAIRE USUEL

DU CURÉ DE CAMPAGNE,

contenant ce qu'il importe le plus au curé de connaître sur la Jurisprudence ecclésiastique, l'archéologie chrétienne, la liturgie, l'éloquence sacrée, l'administration et l'achat du matériel et du mobilier des églises, l'économie domestique, l'architecture, la médecine usuelle, l'enseignement, les salles d'asile, le système métrique, etc., par MM. l'abbé Jacquin et J. Duesberg. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Versailles. 1 vol. grand in-8 de 621 pages, à 2 colonnes.

(1) On peut se procurer cet ouvrage en s'adressant à MM. J. & O. Crémazie, 12, Rue la Fabrique, Québec.